

Chloé Thibaud

NI MUSES NI GROUPIES

Une histoire féministe
de la musique

Préface de Flore Benguigui

LEDUC 
POP CULTURE

En avril 2019, Angèle dénonce haut et fort les violences sexistes dans son hit « Balance ton quoi », écrit en réaction directe au mouvement social mondial #MeToo. Depuis plusieurs années, les chansons dites engagées se multiplient (« Run the World » de Beyoncé, « Amour censure » de Hoshi, « La Grenade » de Clara Luciani...) et tout se passe comme si le phénomène était nouveau. Mais saviez-vous que la pionnière du féminisme musical était une abbesse allemande née en 1098, Hildegarde de Bingen ? Que bien avant Nicki Minaj et Cardi B, dans les années 1920, de grandes reines du blues telles que Ma Rainey ou Bessie Smith chantaient déjà le sexe sur scène ?

Ni muses ni groupies révèle comment les artistes féminines ont fait de la musique un puissant instrument d'affirmation pour défendre leurs droits et revendiquer l'égalité.

20 entretiens exclusifs, notamment avec Pomme, Santa, Yseult, Lio, Sheila, Angélique Kidjo, Yelle...

Chloé Thibaud est journaliste indépendante, spécialiste des sujets culture et société. Elle est également l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *En relisant Gainsbourg* (2021) et *Désirer la violence : Ce(ux) que la pop culture nous apprend à aimer* (2024).



ISBN : 979-10-285-3349-6

8,90 euros prix TTC France



Rayons : Pop culture

**NI MUSES
NI GROUPIES**

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!

Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**.

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com**
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90% de nos livres sont imprimés en Europe, et 40% en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



© Hugo Image, 2022

Préparation de copie : Anne-Lise Martin

Design de couverture et créa intérieure : BDAG

Mise en pages : Jennifer Simboiselle

Ce livre est le passage en poche de *Toutes pour la musique*
publié aux éditions Hugo Image en 2022.

© 2025, Leduc Pop culture, une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris - France

ISBN : 979-10-285-3349-6

Chloé Thibaud

NI MUSES NI GROUPIES

Une histoire féministe
de la musique

Préface de Flore Benguigui

LEDUC 
POP CULTURE

*À ma mère et au souvenir de nos danses
du dimanche matin sur « Marcia Baila ».*

SOMMAIRE

Préface	11
Avant-propos.....	17
Introduction.....	21
« R-E-S-P-E-C-T » : la musique comme instrument d'affirmation (1920-1970).....	37
Chanteuses à textes, chanteuses à voix : la construction d'un sens (1960-1970).....	67
« Prouve que tu existes » : les chanteuses face aux hommes dans les années 1980	113
La (re)naissance du girl power dans les années 1990-2000.....	175
« Sous mon sein la grenade » : l'avènement de la chanson féministe, des années 2010 à nos jours	243
Conclusion : Requiem pour le patriarcat	305
Bibliographie sélective.....	311
Remerciements	315
Table des matières.....	316

PRÉFACE

Tout commence avec le syndrome de l'imposteur. Celui qu'on s'acharne à genrer au masculin, alors qu'il hante principalement les *femmes* de ce monde. Pour ma part je le connais bien, il sous-loue une partie de mon âme depuis quelques années et prend rarement des vacances, toujours confortablement installé derrière mon oreille droite. Il était déjà particulièrement réactif dans ma vie de chanteuse, autrice et compositrice, alors quand on m'a proposé d'écrire une préface, même d'un livre qui touche à ce sujet, il est devenu tout rouge, le pauvre Patrick (oui, je l'appelle Patrick).

Car tout commence précisément là : dans la sensation d'illégitimité, dans l'absence de rôles modèles, dans l'absence de femmes tout court dans cette industrie qu'on croit souvent, à tort, progressiste et empouvoyante. Oui, Taylor Swift domine le monde, oui Angèle est ouvertement féministe, oui Aya Nakamura a représenté la France aux Jeux Olympiques de Paris 2024, mais quand on regarde de plus près, les chiffres sont effrayants. Dans chacun des domaines de l'industrie de la musique (musique enregistrée, musique live, diffusion radio ou télé, instrumentistes, chanteuses, festivals, jazz, rock, hip-hop, pop, etc.), non seulement les femmes sont minoritaires, mais elles ne dépassent jamais les 20 %. Quand j'ai découvert ces chiffres, je suis tombée des nues. J'évoluais déjà depuis plusieurs années dans ce milieu à travers mes tournées avec L'Impératrice, et même si je ne croisais jamais aucune femme sur la route, même si je faisais l'objet de sexisme parfois à peine dissimulé en étant la seule femme de l'équipe, même si je voyais bien comment mes consœurs étaient traitées dans l'ère pré-MeToo,

je me persuadais que tout allait bien, concentrée sur ma propre trajectoire. *En mode survie*, comprendrai-je bien plus tard.

Et puis je me suis retrouvée nez à nez avec Patrick, mon syndrome de l'imposteur, qui murmurait quotidiennement au creux de mon oreille droite : « *Mais regarde autour de toi, est-ce que tu as vraiment ta place ici ?* »... Ce n'est qu'après des années à essayer de combattre ce sentiment d'illégitimité, en travaillant avec acharnement sur ma voix (en vain), que je me suis dit que la réponse était ailleurs. J'ai regardé mes playlists, la musique qu'on m'avait enseignée au conservatoire de jazz, la musique avec laquelle j'avais grandi : des hommes. J'ai regardé les directions de labels, de radios, de festivals, d'agences de bookings, de managements : des hommes. J'ai regardé les gens avec qui je m'étais formée en conservatoire et avec qui j'enregistrais, avec qui je partais en tournée : des hommes. *Que des hommes.*

12

Alors j'ai remonté mes petites manches, bâillonné Patrick et fait l'effort de regarder *vraiment*. J'ai fait beaucoup de recherches, lu, écouté, traduit (car il y a peu de documentation en français malheureusement). Et c'est là que j'ai découvert ce qui a changé toute ma perception de la musique : les femmes sont là, elles ont toujours été là, mais sont et ont été effacées, diminuées, silencieuses, puis oubliées par une industrie qui n'a ni le temps ni l'envie de leur faire une place. En créant mon podcast *Cherchez la femme*, j'ai découvert que des femmes ordinaires (car toutes les femmes ordinaires sont extraordinaires) comme Clara Rockmore, Viola Smith, Blanche Calloway, Germaine Tailleferre, Darlene Love, Elayne Jones, Carol Kaye ou encore Shirley Walker ont changé l'histoire de la musique, mais que très peu de gens ont œuvré pour que leurs noms restent. Pourtant, si l'on cherche un peu, leurs histoires sont là et elles sont aussi passionnantes qu'inspirantes.

C'est là que nous avons un rôle à jouer aujourd'hui, pas seulement en tant que femmes mais aussi en tant que citoyen-ne-s. Ne soyons pas passif-ve-s à entendre seulement ce qu'on nous donne à entendre, à lire ce qu'on nous donne à lire. Trouvons de nouveaux rôles modèles pour fermer la porte à tous les Patrick de ce monde, pour remplacer toutes nos idoles masculines problématiques (car il y en a malheureusement beaucoup) par des femmes inspirantes et fortes, pour redonner enfin aux femmes la place qu'elles méritent. Tout ça ne se fera pas sans effort, c'est au public aussi de renverser ce paradigme en faisant plus de place aux femmes dans leurs playlists, dans leurs recherches, dans leurs lectures. Ça ne suppose pas forcément d'écouter moins d'hommes, non, mais d'écouter plus de femmes, de s'intéresser à leurs histoires qui sont peut-être moins connues, moins faciles d'accès, mais tout aussi intéressantes.

La cheffe d'orchestre Claire Gibault¹, qui est une des personnes les plus inspirantes que j'ai rencontrées dans ma vie, raconte souvent qu'elle arrêtera d'organiser son concours La Maestra (concours de cheffes d'orchestre réservé aux femmes, qu'elle a monté en 2020 pour lutter contre la trop faible part de femmes dans ce métier – environ 7%) lorsqu'il y aura autant de femmes que d'hommes qui dirigeront des orchestres. La lutte durera donc encore longtemps mais c'est une lutte pleine de joie et d'espoir, car quoi de plus beau que de découvrir (ou redécouvrir) l'histoire d'une femme puissante du monde de la musique et de transmettre son héritage ? C'est aujourd'hui l'une de mes sources principales de jubilation, d'excitation et de partage : « *A woman story a day keeps the doctor away* », ajoute gaiement Patricia, ma nouvelle locataire de l'oreille droite.

1 Un entretien inédit avec Claire Gibault est à découvrir page 59.

Ce livre contient autant de joies que d'histoires de femmes méconnues, autant de puissances silencieuses que d'injustices à rétablir, et je souris déjà devant tout ce que vous allez découvrir ici. Merci Chloé pour ce travail titanesque et intrépide de recherches et d'entretiens, il y a peu de livres qui écrivent l'histoire des femmes dans la musique, surtout en France, celui-ci restera comme l'un des premiers. Il ne tient qu'à nous d'en faire bon usage.

Flore Benguigui

AVANT-PROPOS

J'ai passé quinze années de ma vie au conservatoire et je n'ai jamais joué l'œuvre d'une femme. Lorsque je devais déchiffrer un nouveau morceau, mon professeur de piano me proposait différents compositeurs : Bach, Mozart, Beethoven, Albéniz, Rachmaninov, Debussy... tous sont passés sous mes doigts mais je ne jurais que par Chopin. Ainsi, je n'ai jamais remis en question ce répertoire exclusivement masculin jusqu'à ce que je découvre le festival Présences Féminines en 2011 (devenu Présence Compositrices à partir de sa onzième édition) et que je me penche sur le destin de grandes figures telles que Clara Schumann, Fanny Mendelssohn ou Clara Haskil. À la maison, j'ai su répondre très tôt à la traditionnelle question « *Ils écoutent quoi tes parents ?* » car les deux teams étaient bien affirmées : du côté de mon père, c'était Gainsbourg ; du côté de ma mère, Balavoine. En revanche, en écrivant ces lignes, je suis toujours incapable de dire qui sont leurs chanteuses préférées. Malgré elles, mes oreilles ont longtemps été sexistes.

En 2024, l'Observatoire de l'égalité entre femmes et hommes dans la culture et la communication révèle que, depuis leur création en 1985, les Victoires de la musique n'ont récompensé que 10 % d'artistes féminines dans la catégorie « Meilleur album ». Une « *situation peu favorable* », commente-t-il². Consternée par ce chiffre, je décide de compter le nombre de femmes primées pour la Victoire de la chanson originale de l'année... Cette catégorie étant soumise au vote des téléspectateurs (et non des

2 Rapport paru le 1^{er} mars 2024 et publié chaque année par le ministère de la Culture.

professionnels), le résultat est peut-être plus paritaire ? Malheureusement, non. En trente-neuf ans de cérémonies, seulement six interprètes l'ont remportée en solo - Enzo Enzo, Céline Dion, Zaz, Cœur de Pirate, Camille et Zaho de Sagazan - et il n'y a que les trois dernières qui sont autrices, compositrices et interprètes de leur morceau (« Comme des enfants » en 2010 ; « Allez allez allez » en 2013 ; « La Symphonie des éclairs » en 2024).

Parce que je rêve que les jeunes générations entendent le travail et la voix des femmes à leur juste mesure, j'ai voulu raconter une histoire féministe de la musique dans laquelle, au-delà de mon récit et de mes analyses personnelles, je donne la parole à vingt artistes d'âges et d'horizons différents. Toutes ont accepté de se confier sur leur expérience du sexisme dans l'industrie musicale et sur la manière dont elles envisagent - ou pas - la chanson comme un médium d'engagement féministe. J'ai aussi réalisé de nombreux entretiens avec des consœurs journalistes, autrices, chercheuses, sociologues, une coache de la voix et une essayiste ayant travaillé dans l'industrie musicale. Certaines personnes ont refusé mes demandes d'interview car elles ne souhaitaient pas s'exprimer « là-dessus ». Pour une artiste, se revendiquer ouvertement féministe représente encore un risque d'être boudée par le métier et le public.

Que cela soit clairement énoncé : le féminisme est la lutte pour et la défense de l'égalité entre les hommes et les femmes. C'est donc précisément pour pallier des inégalités millénaires que j'ai pris le parti de citer majoritairement des travaux de femmes. Cela ne signifie pas que les ouvrages écrits par des hommes sur tous les sujets que j'aborde ne doivent pas être lus. Cela ne signifie pas non plus que j'invite à boycotter les artistes masculins ou les différentes chansons que je pointe du doigt. J'aime profondément la musique, les musiciens et les musiciennes, et je défendrai toujours la liberté d'expression au

sein des œuvres d'art. Cependant, il me semble essentiel de s'autoriser à poser un regard critique sur les productions artistiques passées et de les (re)contextualiser, afin de pouvoir les écouter en conscience.

Dernière chose, et non des moindres : bien que je parcoure de multiples genres musicaux de l'Antiquité à nos jours, cette histoire n'est pas exhaustive. Écrire un tel livre contraint à faire des choix, aussi pouvez-vous vous attendre à ce que telle ou telle artiste ne soit pas présente dans les pages qui suivent : il y a 90 % de chances que je ne l'ai pas oubliée mais plutôt mise de côté au profit d'un autre récit, c'est ainsi ! Je vous souhaite bon voyage, j'espère que vos escales musicales seront nombreuses (gardez vos casques et écouteurs à proximité) et que vous accepterez de traverser quelques turbulences³... elles font partie de l'expérience.

3 À la fin de chaque partie se trouve une rubrique « Radio sexismes », dans laquelle je partage des extraits de chansons créées aux différentes époques évoquées. Je vous laisse (ne pas) les apprécier.

INTRODUCTION

*« Tremblez, tyrans portant culotte !
Femmes, notre jour est venu :
Point de pitié, mettons en note
Tous les torts du sexe barbu ;
Voilà trop longtemps que ça dure,
Notre patience est à bout.
Debout, Vésuviennes, debout,
Et lavons notre vieille injure. »*

« La Marseillaise des cotillons en l'an 1848 », Louise de Chaumont

LA VOIX DES FEMMES EST DANGEREUSE

Au cours de sa célèbre odyssée, avant de croiser l'île des Sirènes, Ulysse reçoit ces conseils de la sorcière Circé : « *Navigue rapidement au-delà, et bouche les oreilles de tes compagnons avec de la cire molle, de peur qu'aucun d'eux entende. Pour toi, écoute-les, si tu veux ; mais que tes compagnons te lient, à l'aide de cordes, dans la nef rapide, debout contre le mât, par les pieds et les mains, avant que tu écoutes avec une grande volupté la voix des Sirènes. Et, si tu pries tes compagnons, si tu leur ordonnes de te délier, qu'ils te chargent de plus de liens encore.* » Dès l'Antiquité, l'épopée d'Homère associe la voix féminine au danger. Assises dans une prairie, ces chanteuses (qui n'ont à l'origine ni plumes d'oiseau ni queue de poisson) sont entourées d'un « *grand amas d'ossements d'hommes et de peaux en putréfaction* » (*Odyssee*, Chant XII). Face à une telle représentation, rien d'étonnant à ce que les hommes aient eu peur d'emblée que nous fassions des vocalises.

Bien des siècles plus tard, en 1875, lorsque Georges Bizet adapte la nouvelle de Prosper Mérimée, *Carmen*, en opéra-comique, ce personnage de femme à la voix maléfique est toujours présent. Nous le retrouvons à Séville, en Espagne, sous les traits d'une cigarière qui crée une émeute à la fabrique de tabac où elle travaille. Don José, celui qui est chargé de la conduire en prison, la laisse s'échapper car il tombe amoureux d'elle en la voyant se pavaner, courtisée par une foule d'hommes impatients qu'elle daigne choisir l'un d'entre eux. La cigarière s'appelle Carmen. Étymologiquement (en latin), *carmen* signifie « le chant », mais aussi « le charme » au sens de formule incantatoire. Alors, quand l'héroïne prononce les mots : « *Si tu ne m'aimes pas, je t'aime ; si je t'aime, prends garde à toi !* », elle n'expose pas seulement sa vision de l'amour à ses auditeurs... Non, elle leur jette un sort. Maudit soit celui qui ouvre ses oreilles et son cœur à la bohémienne ! Don José finit par poignarder Carmen, devenu fou de

jalousie parce qu'elle lui a préféré Escamillo, un torero. C'est un féminicide.

À plus de 2 300 ans d'écart, ces deux exemples sont révélateurs d'une peur contre laquelle les artistes continueront sans cesse de lutter : une femme qui ouvre la bouche, qui se fait entendre (littéralement et métaphoriquement), est nécessairement une menace. D'ailleurs, « *Ne fréquente pas la femme musicienne, de peur que tu ne sois pris dans ses rets* » est écrit noir sur blanc dans l'Ancien Testament (Ecclésiastique, IX, 4), ce qui explique d'une part pourquoi les femmes ont longtemps été interdites de chant dans les églises, d'autre part pourquoi elles n'ont pas eu accès à des formations musicales dignes de ce nom jusqu'en 1795 (avec la création du Conservatoire national supérieur de musique de Paris... où elles resteront très minoritaires pendant des décennies). Au XVII^e siècle, avec la naissance de l'opéra en France, plusieurs cantatrices parviennent malgré tout à se faire une place à la Cour, telles Hilaire Dupuy, la Demoiselle Saint-Christophe ou Anne Fonteaux de Cercamanan. Mais elles doivent faire face à une concurrence importée directement d'Italie par le cardinal Mazarin : les castrats. À Rome, non contents d'empêcher les femmes de chanter à l'église, les hommes étendent cette interdiction à la scène. Castrés avant leur puberté, ces chanteurs de sexe masculin peuvent donc occuper des rôles féminins grâce à leurs voix maintenues aiguës. Après tout, pourquoi laisser sa place à une soprano quand il suffit de mutiler les organes génitaux d'un jeune garçon pour la remplacer ? Comme l'explique Vanessa Blais-Tremblay⁴, musicologue et professeure associée au département de musique de l'université du Québec à Montréal : « *Il y a eu autant de femmes que d'hommes dans le passé qui ont participé à la culture musicale,*

4 Sauf mention contraire, toutes les citations sont extraites d'un entretien personnel réalisé avec Vanessa Blais-Tremblay en janvier 2022.

mais elles n'ont pas été mises en récit, ce qui fait qu'aujourd'hui on a de la difficulté à concevoir où elles étaient et comment elles participaient. » Et d'ajouter : « Les femmes ont été davantage circonscrites aux milieux domestiques, mais elles ont toujours chanté, que ce soit dans les couvents ou pour bercer leurs enfants. Ce qui est plus compliqué, c'est la participation des femmes à la musique dans un contexte de performance publique, et c'est toujours le cas dans plusieurs régions du monde. » En effet, en Arabie saoudite ou en Iran, les femmes n'ont pas le droit de chanter en solo devant les hommes⁵ et, en mars 2021, le ministère de l'Éducation afghan a envoyé une directive aux écoles de Kaboul interdisant aux filles de plus de 12 ans de chanter. Sur les réseaux sociaux, le mouvement #IAmMySong (« Je suis ma chanson ») s'est immédiatement insurgé contre cette mesure et le gouvernement a fait marche arrière. Malheureusement, depuis le retour au pouvoir des talibans, l'Institut national de musique d'Afghanistan a fermé ses portes pour tout le monde. Pire encore, en août 2024, une loi islamique ultra-rigoureuse est promulguée indiquant que « les voix des femmes sont considérées comme des instruments potentiels du vice et ne seront donc pas autorisées à être entendues en public en vertu des nouvelles restrictions », ajoutant qu'« il ne faut pas non plus entendre les femmes chanter ou lire à haute voix, même depuis l'intérieur de leur maison⁶ ». Cette fois, c'est le hashtag #MyVoiceIsNotForbidden qui réunit les vidéos de celles qui manifestent et se filment, face caméra, pendant qu'elles chantent. « Parfois, la seule voix féminine devient en elle-même un acte de résistance, de dissidence », écrit la spécialiste de la voix et coach en prise de parole Aline Jalliet dans une tribune publiée par *Le Monde*⁷. « Dans une société

5 Ayat Najafi a réalisé un documentaire à ce sujet, *No Land's Song*, 2014.

6 Zahra Joya et Annie Kelly, « Frightening' Taliban law bans women from speaking in public », *Rukhshana Media*, 26 août 2024.

7 Aline Jalliet, « En Afghanistan, la voix féminine devient en elle-même une dissidence », *Le Monde*, 5 septembre 2024.

où tout ce qui est féminin est caché, recouvert, confiné ou banni, la voix des femmes dans l'espace public devient obscène : toujours trop sonore ou trop aiguë, de toute façon trop audible, c'est un reste de nudité qu'aucun vêtement ne peut couvrir. Dans une société où la voix des hommes est le diapason de l'oreille, celle des femmes surgit comme un instrument dérégulé, presque dissonant. Pour protéger l'harmonie supposément sublime de l'entre-soi, il faut faire taire les femmes de toute urgence pour qu'enfin elles ne soient plus que les ombres silencieuses d'un monde solaire et parfait. Car les femmes portent la subversion dans leur voix. »

Au-delà du chant, l'accès pour les femmes à la pratique instrumentale et à l'écriture musicale est restreint. « On voit émerger les premières compositions écrites à partir de l'an 900-1000 et, dès les débuts de la notation musicale, des femmes sont présentes, détaille Vanessa Blais-Tremblay, avec les chants grégoriens, par exemple, ou les compositions laïques des *trobairitz*, équivalent féminin des *troubadours*. » Généralement, les femmes jouent de l'orgue, du clavecin et du piano. Pas seulement par passion pour les claviers, mais aussi parce que la position assise avec les jambes resserrées ne peut guère être sexualisée. « Il y a aussi beaucoup moins de femmes violoncellistes au XIX^e siècle, commente notre musicologue. Parce que le fait de jouer d'un instrument les jambes ouvertes dans un contexte d'idéologie victorienne était mal vu. » Même censure du côté des instruments à vent qui nécessitent d'avoir un bec ou une anche dans la bouche. La trompette, le hautbois, le basson ? Désolée, mesdames, ils sont pour les garçons ! Eh oui, « malheureusement, les instruments ont un sexe », comme l'écrivait la journaliste Alette de Laleu⁸.

Enfin, bien qu'il y ait eu un grand nombre de compositrices (et ce dès l'Antiquité, avec la poétesse et musicienne Sappho), les hommes qui ont écrit l'histoire de la musique

8 Alette de Laleu, « Musique : malheureusement, les instruments ont un sexe », *Slate*, 19 janvier 2018.

les ont presque toutes invisibilisées (Florence Launay, dans *Les compositrices en France au XIX^e siècle*, revient brillamment sur ce mensonge par omission). « *Même celles qui sont les plus connues comme Clara Schumann, l'épouse de Robert, ou Fanny Mendelssohn, la sœur de Félix, ont eu davantage de mal à écrire puis faire publier leurs œuvres, parce que leur accès aux institutions était très limité* », conclut Vanessa Blais-Tremblay. Il faut attendre les années 1990 et les travaux de journalistes, chercheuses et professeures féministes pour qu'elles soient peu à peu mises au jour. Mais à quelle époque les femmes ont-elles commencé à porter de réels combats à travers la musique ?

AUX ORIGINES DE LA CHANSON FÉMINISTE

La pionnière est née en 1098 en Allemagne, est entrée au couvent à l'âge de 8 ans et est devenue abbesse à 38 ans. Près de mille ans après sa mort, nous disposons de soixante-dix chants qu'elle a écrits pour les offices de ses sœurs bénédictines et sa musique est toujours jouée aujourd'hui. La chanteuse Camille lui a même rendu hommage dans sa magnifique chanson « Tout dit » sortie en 2011. Il s'agit de Hildegarde de Bingen ! Bien sûr, parler de féminisme au XII^e siècle serait un anachronisme. Pourtant, Vanessa Blais-Tremblay souligne l'importance de cette compositrice du Moyen Âge. « *Selon moi, dans sa définition la plus large, le féminisme s'intéresse aux conditions d'existence particulières des femmes et des personnes qui sont issues de la diversité de genres et de sexualités. Hildegarde, lorsqu'elle compose, s'attarde sur les particularités de la voix féminine : qu'est-ce que les voix féminines peuvent faire que les voix masculines ne peuvent pas faire ? Quelles sont les thématiques propres aux femmes pour qui elle compose ? Les thèmes de la reproduction, du lien entre le corps de la femme et la nature reviennent beaucoup dans sa musique. Sa capacité à aborder des sujets dits féminins, qui, historiquement, n'ont pas été valorisés, en fait une figure importante pour se projeter dans le temps et*

comprendre qu'on s'est intéressé au statut des femmes bien avant les années 1970 ! » Hildegarde ne s'arrête pas là : tandis que de nombreux couvents et monastères préconisent le silence et la sobriété, certains écrits rapportent qu'elle mettait en scène son gang de sœurs en les habillant en blanc avec des bijoux dorés et des voiles. Hashtag diva médiévale ? Nous y reviendrons.

Loin des maisons religieuses, l'écrivaine et femme politique Olympe de Gouges est la première à réclamer textuellement l'égalité juridique, légale et sociale des hommes et des femmes, avec sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* rédigée le 5 septembre 1791 et adressée à la reine Marie-Antoinette. Elle est longtemps ignorée, puisque le texte intégral n'est publié qu'en 1986 par Benoîte Groult ! Peu de temps après les revendications de De Gouges, le 25 avril 1792, Rouget de Lisle écrit les six premiers couplets de « La Marseillaise » sous le titre de « Chant de guerre pour l'armée du Rhin », après que la France a déclaré la guerre à l'Autriche. À l'instar de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, l'auteur n'inclut pas les femmes dans son hymne révolutionnaire. Enfin si, il leur accorde un mot au détour d'une phrase sur les soldats ennemis - « *Ils viennent jusque dans vos bras / Égorger vos fils, vos compagnes !* ». Elles sont réduites à leur rôle d'épouse (ou de « *propriété de l'homme* » comme le stipulera le Code Napoléon en 1804) et passent au second plan après leurs propres enfants. C'est pourquoi, en 1848, Louise de Chaumont écrit ce que nous pouvons considérer comme le premier hymne féministe revendiqué : « *La Marseillaise des cotillons en l'an 1848* ». Le texte est publié dans le premier numéro de *La République des femmes, journal des cotillons* par les Vésuviennes, un mouvement de femmes révolutionnaires jugées scandaleuses et rebelles (évidemment). Dans cette réécriture géniale, Chaumont remplace par exemple le fameux « *Marchons, marchons / Qu'un sang impur / Abreuve nos sillons !* » par « *Tremblez, tremblez / Maris jaloux / Respect aux cotillons !* » (les